

Quand l'écriture vampirise la scène....

Rivalité entre le texte de Marie NDiaye et la mise en scène de Christophe Perton dans «Les Grandes personnes» à la Colline

Sur leurs hauts perchoirs, les oiseaux de nuit attendent. L'étrangeté, d'emblée, est parmi nous. Dès que le panneau se soulève, le contraste est brutal avec le quotidien acide, aigre déjà, du décor seventies où se découvrent les "grandes personnes" de la nouvelle pièce de Marie NDiaye : deux couples. Eva et Rudi parlent à leurs amis de trente ans de leurs deux enfants. Ils ont quitté la maison brutalement, mais sont en train d'y revenir, d'une bien étrange façon. Isabelle et Georges, eux, n'ont jamais eu à se plaindre de leur fils modèle, si gentil, quasi un ange. Il est maître d'école. C'est ainsi qu'on l'appelle, "le Maître", et non plus par son prénom, Lucien, ou Lulu comme lorsqu'il était enfant.

Car les enfants dont il est question ici sont des adultes déjà. Censés l'être devenus, du moins. Ce n'est pas le cas du Maître. Qui rend visite à ses parents chaque soir, son cartable à la main, en tâchant bien de leur avouer qu'il viole ses élèves. C'est peine perdue. Ils ne veulent rien entendre. Pourtant, le voilà déculotté, ce Maître, dans sa petite salle de classe, au second plan de cette scène habitée par les décors des deux familles en présence. Quelle place prend-il, ce décor, dans la nouvelle pièce de théâtre de Marie NDiaye créée par Christophe Perton ? Trop grande ? Il en impose. Réussi. Ingénieux. Plein de trouvailles, comme tout ce qui concerne la dimension surréelle de l'univers du Goncourt 2009. Il en faut de l'inventivité et de la justesse pour montrer sur scène comment la fille et le fils d'Eva et Rudi reviennent "visiter" leurs parents : l'une, spectrale, se dissimule derrière l'escalier (très belle lumière sur la comédienne, parfaite). L'autre, le fils adopté, expectore les paroles menaçantes que ses parents biologiques prononcent contre ses parents adoptifs dans sa pauvre poitrine à lui, qui n'y peut rien, et souffre. Et encore : comment faire apparaître cette mère, au milieu d'une réunion de parents d'élèves, venue dénoncer les actes du Maître ? En beauté, et par l'interprétation autant que l'inspiration, c'est encore une des scènes qui resteront dans cette magie de la relation entre les mots et les visions.

Car les enfants dont il est question ici sont des adultes déjà. Censés l'être devenus, du moins. Ce n'est pas le cas du Maître. Qui rend visite à ses parents chaque soir, son cartable à la main, en tâchant bien de leur avouer qu'il viole ses élèves. C'est peine perdue. Ils ne veulent rien entendre. Pourtant, le voilà déculotté, ce Maître, dans sa petite salle de classe, au second plan de cette scène habitée par les décors des deux familles en présence. Quelle place prend-il, ce décor, dans la nouvelle pièce de théâtre de Marie NDiaye créée par Christophe Perton ? Trop grande ? Il en impose. Réussi. Ingénieux. Plein de trouvailles, comme tout ce qui concerne la dimension surréelle de l'univers du Goncourt 2009. Il en faut de l'inventivité et de la justesse pour montrer sur scène comment la fille et le fils



d'Eva et Rudi reviennent "visiter" leurs parents : l'une, spectrale, se dissimule derrière l'escalier (très belle lumière sur la comédienne, parfaite). L'autre, le fils adopté, expectore les paroles menaçantes que ses parents biologiques prononcent contre ses parents adoptifs dans sa pauvre poitrine à lui, qui n'y peut rien, et souffre. Et encore : comment faire apparaître cette mère, au milieu d'une réunion de parents d'élèves, venue dénoncer les actes du Maître ? En beauté, et par l'interprétation autant que l'inspiration, c'est encore une des scènes qui resteront dans cette magie de la relation entre les mots et les visions.

Secret de famille

Deux choses principalement suscitent toutefois, presque tout au long de la pièce, un sentiment mélangé. La première est une rivalité de fait entre l'écriture de Marie NDiaye (évidente, abrupte et douce autant que discrète, complexe et pourtant d'une clarté si lumineuse) et la théâtralité d'une mise en scène qui, malgré la profonde compréhension de l'oeuvre, devient encombrante, parfois un peu criarde, et parfois même pléonastique. La seconde est que la thématique principale, la relation des parents et des enfants, se développe sur deux situations d'une importance considérable chacune, mais qui peinent à cohabiter sur la scène, ce qui n'est pas le cas à l'écrit : l'énormité monstrueuse de la pédophilie, interrogée au plus profond, d'une part. Et ce que l'adoption sous-tend de tragédie, un thème nouveau dans l'oeuvre de l'écrivain et qui vaut d'ailleurs, à lui seul, ce spectacle. En l'occurrence, les gestes que Perton a trouvés pour ce fils adoptif, et jusqu'à l'élan de tendresse qui parcourt alors toute la salle, marquent la rencontre entre un auteur et un metteur en scène à son meilleur.

Encore une remarque : un secret de famille se révèle dans le livre, publié aux éditions Gallimard, à la page 85 (sur 89, c'est-à-dire à la toute fin), coup de poing pour le lecteur, amené à relire autrement ce qu'il a lu jusque-là. Pourquoi le metteur en scène remonte-t-il plus tôt dans son découpage cette révélation, renonçant à ce "coup de théâtre" ? Nombreuses, et passionnantes, sont les interrogations. Autant que les raisons d'aller voir ce travail d'une grande qualité

Valérie Marin La Meslée - le 10/03/2011